

Guido Abbattista (Université de Trieste)

Un exemple des « Lumières longues » : l'Europe, la Chine et la « famille des nations » (1780-1840)

L'étude de l'histoire de l'Europe occidentale du dernier quart du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e – période caractérisée par Reinhart Koselleck par le terme *Sattelzeit* – montre une augmentation des échanges et des débats autour du monde non-européen, et les faits historiques montrent une expansion commerciale et impériale, en particulier dans le monde asiatique (Inde et Chine). Les idées des Lumières permettent-elles de comprendre ces processus, en termes de variété des cultures et des populations, de civilisation du commerce et en termes de relations en général entre l'Europe et le reste du monde, notamment le monde asiatique ? Le point de départ de notre hypothèse est que les idées des Lumières, celles qui définissent une société moderne, libre, civilisée et commerciale ont inspiré les politiques commerciales, diplomatiques et missionnaires britanniques dans des pays comme l'Inde et la Chine. Les « Lumières longues », héritières d'une certaine idée du monde vu par les Lumières, ont contribué à alimenter l'idée d'une mission civilisatrice comme une prérogative de l'occident chrétien jusque tard dans le XIX^e siècle. Le crédo libéral, de libre échange et évangélique qui a inspiré, en particulier, la politique britannique en Inde et en Chine, doit être étudié dans les relations complexes et contradictoires qu'il entretient avec les Lumières. Ce problème est analysé à travers les personnages de Diderot, Condorcet, Benjamin Constant, John Barrow, George Thomas Staunton, James Mill, John Shore, Charles Grant, James Silk Buckingham, John Bowring. Il s'appuie aussi sur des périodiques influents tels que *The Chinese Repository* (1832-1850) et *Oriental Herald and Colonial Review* (1824-1829). Le passage du XVIII^e au XIX^e siècle, du point de vue de l'histoire mondiale, suggère une chronologie différente de l'héritage culturel des Lumières, et montre également la persistance de sens de certaines idées essentielles des Lumières, qui permet de comprendre la civilisation impériale et commerciale de l'Europe du XIX^e siècle.

Sergueï Androssov (Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg)

Le premier Catalogue de la galerie de peintures de l'Ermitage (catalogue de Munnich) et les nouvelles perspectives d'étude de la collection

L'histoire de la formation des collections d'œuvres d'art en Russie n'était pas très populaire par le passé, pour des motifs à la fois techniques et idéologiques. Le travail fondamental de Vladimir Levinson-Lessing, publié à titre posthume en 1985, est l'exception remarquable qui confirme la règle.

De nombreux documents concernant les collections impériales et privées en Russie ont été mises au jour ces dernières années. Néanmoins, la période initiale de l'histoire de l'Ermitage reste insuffisamment étudiée. Cela vient en partie du fait que la correspondance du cabinet de Catherine II ne s'est pas entièrement conservée. Les lettres qui ont précédé l'achat de tel ou tel tableau demeurent introuvables. Il manque souvent des listes de tableaux constituant les collections acquises dans leur totalité.

Il y a quelques années, des collaborateurs du service des beaux-arts d'Europe occidentale ont commencé un travail de publication du catalogue dit de Munnich, le premier catalogue de la galerie de tableaux de l'Ermitage, daté de 1773-1785. Ce catalogue est un manuscrit (en trois tomes) rédigé en français. Il a été élaboré par Ernst von Munnich (1707-1788), fils d'un célèbre maréchal d'armée.

Le catalogue fait état du nom de l'auteur, du sujet, donne une description brève et les dimensions du tableau (en archines et en verchoks). Dans certains cas, on précise la présence de reproductions sous forme de gravures et l'avis de l'auteur du catalogue sur les qualités de l'œuvre et la véracité de l'attribution. Mais dans le même temps, à de très rares exceptions près, il n'est pas fait mention de la provenance du tableau.

À ce jour, le premier tome du catalogue s'apprête à être publié et intègre environ la moitié des 1317 tableaux présents au catalogue. Il contient le texte original en français, sa traduction en russe, un bref état des connaissances actuelles sur le tableau (avec les sources bibliographiques). Nous avons ainsi obtenu des informations complémentaires pour 250 tableaux, bien que 226 tableaux n'aient pas pu être identifiés.

Le travail réalisé a permis de systématiser l'histoire de la constitution des collections de Catherine II dans les années qui ont suivi. Il a été possible de découvrir de nombreux tableaux ayant quitté l'Ermitage dans différentes circonstances, et qui se trouvent aujourd'hui dans d'autres musées en Russie et dans les républiques voisines, ainsi que dans d'autres collections d'Europe et des États-Unis. La mise en correspondance d'oukases nominatifs de Catherine II et des données du catalogue de Munnich ont permis d'obtenir certains résultats concernant le paiement de certaines œuvres. Une collaboration entamée avec des collègues de l'université de la Suisse italienne a permis d'entrevoir des perspectives de coopération avec des collègues à l'étranger ayant un accès plus facile aux archives d'État ou privées des pays d'Europe. Nous avons ainsi obtenu de nouvelles informations sur l'activité de collectionneur du comte Charles de Cobenzl, dont la collection entière a été achetée en 1767 par l'intermédiaire du prince Dimitri Golitsyne. Grâce à des documents allemands, il a été possible de rétablir la liste des tableaux appartenant à Johann Gozkowski ayant formé la

collection de base du futur musée. Un autre élément remarquable a été la possibilité de reconstituer des collections grâce au catalogue de Munnich, où les tableaux qui furent acquis pendant son élaboration furent inscrits dans l'ordre d'acquisition (par exemple, la collection de Robert Udny, acquise en 1780).

Nous pensons que la publication complète et commentée du catalogue de la galerie de tableaux de l'Ermitage sera une contribution importante à l'histoire de la formation des collections et permettra de répondre à de nombreuses questions liées à la pratique muséale.

Elena Charnova (Université nationale de recherche « École des hautes études en sciences économiques », Moscou)

Le Catalogue de la collection d'Alexandre Stroganov et la tradition des catalogues d'enchères français de la deuxième moitié du XVIII^e siècle

Une certaine pratique d'établissement de catalogues de collections est apparue en France dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. À de rares exceptions près, ces catalogues étaient établis pour des enchères (c'est-à-dire, lorsque la collection était destinée à la vente). Ils étaient réalisés par des marchands, des peintres qui se faisaient aussi marchands ou par des amateurs. Le catalogue de la collection Stroganov est un exemple rare de catalogue constitué par le propriétaire lui-même. En l'occurrence, Stroganov ne livre pas seulement une collection, mais il en fait aussi l'interprétation. Le caractère unique de ce catalogue est lié à la personnalité d'Alexandre Stroganov, un temps directeur de l'Académie des Beaux-arts et grand connaisseur en matière de peinture, dont le goût s'était formé lors de son séjour à Paris dans les années 1760-1770. La première édition du catalogue a été publiée en français en 1793. Comme la collection continuait d'augmenter, une deuxième édition voit le jour en 1800, puis, en 1807, on publie un ouvrage avec les « chefs-d'œuvre » de la collection, où chaque description est accompagnée d'une gravure.

Le catalogue s'inspirait bien entendu des meilleurs exemples du genre (par exemple, les catalogues réalisés par J.-B. Lebrun), on y trouvait une description du tableau, de ses qualités artistiques, des raisons de son attribution et, là où c'était possible, de sa provenance. La quantité de remarques figurant au catalogue laisse penser que Stroganov y intégrait ses propres évaluations et jugements. Ainsi, il donne des précisions sur les attributions traditionnelles et le sujet des tableaux, ajoute souvent des informations sur l'état de conservation et de restauration de l'œuvre. Comme les catalogues imprimés de collections étaient une rareté en Russie au XVIII^e siècle, il s'attribue une fonction éducative et insère, dans son catalogue, quelques considérations générales sur l'histoire de l'art. Il est le premier, en Russie, à citer, dans un imprimé, les *Salons* de Diderot et inclut, par

exemple, une large citation du *Salon de 1765* dans la description du tableau de Claude Joseph Vernet, *Tempête sur la mer*.

Igor Fedyukin (Université nationale de recherche « École des hautes études en sciences économiques », Moscou)

La Traduction du « Voyage de l'isle d'amour » de Paul Tallemant par Vassili Trédiakovski et le contexte de la cour

Dans la présente communication, nous examinons la question des Lumières en Russie et des relations entre les modèles culturels ouest-européens et les pratiques sociales russes de la première moitié du XVIII^e siècle sur la base d'un exemple concret. Il s'agit de la traduction, par Vassili Trédiakovski, du « Voyage de l'isle d'amour » de Paul Tallemant. Cette traduction est vue comme une étape majeure dans la formation du style et de la langue d'une nouvelle littérature russe, en ce qui concerne la description, en particulier, des tourments amoureux et, en général, des sentiments. C'est à cette traduction que l'on attribue la légitimation, dans la littérature russe, du thème de l'amour charnel. On sait par Trédiakovski lui-même que cette traduction était très populaire à la cour et parmi les jeunes nobles. Cependant, les documents d'archives permettent de préciser le contexte social du début des années 1730, moment où est apparue et a circulé cette traduction. Il faut examiner cette traduction à la lumière, notamment, de la liaison amoureuse de la tsarevna Catherine Ivanovna, duchesse de Mecklembourg et marraine de cette traduction, avec le prince Mikhaïl Belosselski d'une part, et d'autre part, des liens entre Belosselski et le prince Alexandre Kourakine, que l'on considère comme le commanditaire direct de la traduction. Les documents de la chancellerie secrète livrent les détails de ces liens, ainsi que des événements qui y sont liés. Cet épisode permet de modéliser la correspondance entre les modèles ouest-européens de comportement « courtois » et les pratiques réelles de comportement de la noblesse : il apparaît douteux que ces pratiques se soient formées sous l'influence des modèles littéraires. Il est plus juste de s'interroger sur la façon dont tel ou tel modèle permettait de formaliser et de légitimer des pratiques déjà existantes dans ce milieu.

Vincenzo Ferrone (Université de Turin)
**La vertu et les droits de l'homme,
des Lumières tardives à la Révolution française**

Ma communication, concentrée sur l'histoire du mot « vertu », vise à appuyer l'autonomie et la discontinuité culturelle du projet émancipateur des Lumières tardives comme une époque historique par rapport à la culture de la Révolution française. Par conséquent, elle rompt avec l'ancien paradigme historiographique, réducteur et privé des perspectives utiles aux recherches nouvelles. Les exemples significatifs, puisés dans le contexte italien et allemand, démontreront la relation entre la vertu et les droits de l'homme établie par les Lumières tardives.

Jonathan Israel (Université de Princeton)
La Révolution et les Lumières radicales : une vue d'ensemble (1650-1848)

On considère généralement que les révolutions de l'époque moderne antérieure à 1789 surviennent plus qu'elles ne sont « faites », et ne sont le résultat d'une volonté collective que dans un sens limité et passif. Keith Michael Baker et plusieurs autres auteurs ont démontré de manière convaincante que les caractéristiques coutumières de l'ère de la Glorieuse Révolution d'Angleterre conceptualisent la révolution essentiellement comme un processus correctif qui suit une trajectoire définie d'en haut ou de l'extérieur. On en conclut logiquement que la notion de révolution providentielle du dix-septième siècle écartait toute nécessité de concevoir la révolution comme un acte de rébellion prolongé et une lutte collective exigeant une résistance violente à l'ordre politique établi, résistance propre à forger des « révolutionnaires » conscients de leur rôle. L'emploi du terme à l'époque montre que les révolutions d'avant 1789 pouvaient être « heureuses », « extraordinaires » ou « glorieuses », et qu'elles étaient essentiellement dans l'ordre des choses. La révolution était « un fait, mais pas encore un acte collectif, il y avait certainement des révolutions, mais pas de révolutionnaires ». C'étaient, selon l'expression de David R. Como, des « révolutions de Dieu », faisant partie d'un projet divin et caractérisées par « une réticence à se réclamer d'un ordre supérieur au divin ». Comme le résume bien l'historien David Armitage dans sa thèse, à partir 1789, la révolution devient « volontaire, transformatrice et répétable : la révolution en tant que fait laisse la place à la révolution en tant qu'acte ».

La présente communication avance que l'ère révolutionnaire (1789-1848) se caractérise, en effet, par une nouvelle forme de conscience et de vision révolutionnaire qui ne connaît pas de précédent avant 1789. Cela signifie que les

historiens doivent trouver un ensemble de facteurs sur la scène outre-Atlantique et européenne afin d'expliquer l'étendue et la profondeur d'un changement d'une telle ampleur et d'une telle importance. L'explication qui est donnée ici est que, pour autant que certaines classes ou minorités religieuses soient opprimées ou discriminées, aucun changement social ou culturel ne peut à lui seul expliquer ce changement de sens sans se trouver dans un cadre catalyseur. L'idée essentielle qui est avancée ici est que le mécontentement social prend une forme radicalement différente et gagne en puissance et en conscience de soi lorsqu'elle est mise dans un cadre intellectuel qui rejette explicitement toutes les justifications, les sanctions et les prétentions à l'autorité des systèmes religieux et politiques européens basés sur la monarchie, le clergé et l'aristocratie. En rejetant l'autorité religieuse tout en appelant à un républicanisme démocratique, les Lumières radicales ont été un moteur intellectuel puissant et suffisant à elles seules, pour générer une telle transformation globale et radicale du comportement des hommes.

Sergueï Karp

(Institut d'histoire universelle de l'Académie des sciences de Russie, Moscou)

**L'édition de la correspondance entre Catherine II et Friedrich Melchior
Grimm : une expérience de réalisation d'une utopie**

Le premier tome de cette correspondance – sur les cinq prévus au départ – est sorti des presses à l'été 2016. Il est le résultat d'un travail qui s'est étendu sur 25 ans (avec des interruptions). Bien entendu, ce délai paraît tout-à-fait exagéré, mais il est également justifié : le travail méticuleux des éditeurs et des commentateurs sur des textes complexes et multilingues de ce niveau a exigé des efforts longs et sérieux, d'innombrables consultations de spécialistes de différentes disciplines vivant et exerçant dans différents pays, avec chacun leurs propres priorités. Ces conditions de travail entrent en contradiction avec le déplorable financement de nos organismes académiques et la tendance des « managers efficaces » à inciter les chercheurs à publier dans les périodiques et à figurer dans les index de citations. Cependant l'expérience acquise ces dernières années a montré que, malgré tous ces obstacles, même les projets les plus utopiques peuvent aboutir. Je me propose de présenter la façon dont ce projet a été conçu, ainsi que la réalisation de cette édition, en montrant en quoi le projet se différencie des précédents et à quel stade il se trouve.

Tal Kogman (Université de Tel Aviv)

**Contacts culturels et formation de la connaissance scientifique :
L'exemple du mouvement juif des Lumières dans la sphère germanophone**

Le *Haskalah* (mouvement juif des Lumières), fondé dans la sphère germanophone à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, ambitionnait de créer une nouvelle société juive basée sur les valeurs des Lumières, comme la tolérance, l'amélioration de soi, la moralité et l'universalisation. Les *maskilim* (partisans du *Haskalah*) cherchaient à élargir le champ du corpus traditionnel de textes religieux et écrivaient une grande quantité de textes, des poèmes, de la prose, des essais philosophiques, des pièces de théâtre et des livres de science, qui contenaient des valeurs et des idées modernes. L'un des principaux objectifs des *maskilim* était d'enseigner les valeurs des Lumières à la jeunesse juive, c'est pourquoi ils publiaient des manuels, des livres de lecture et des journaux à destination de ce public.

Le *Haskalah* a été grandement influencé par le mouvement chrétien allemand d'éducation *Philanthropismus*, expression des perceptions allemandes chrétiennes de l'enseignement des Lumières. Certains *maskilim* ont entretenu des relations personnelles avec des éducateurs chrétiens, la plus connue étant celle qui liait Moses Mendelsohn (1729-1786) et Johan Bernhard Basedow (1724-1790). De nombreux auteurs *maskilim* traduisaient des manuels allemands de la veine *Philanthrope* en hébreu ou suivaient leurs modèles textuels.

Le mouvement juif des Lumières est un exemple éclairant de la diffusion de l'idéologie des Lumières au sein de minorités, et des modifications qu'elle subit en intégrant une culture existante. Ma communication s'intéresse principalement aux textes scientifiques. Ces ouvrages visent essentiellement à élever le statut des sciences dans la culture juive et à moderniser les connaissances des juifs sur les sciences. L'exploration de la formation de la connaissance scientifique éclaire sur les obstacles culturels que rencontraient ces auteurs et la créativité des moyens qu'ils employaient pour les surmonter. Elle révèle aussi les convergences entre le *Haskalah* juif et les idées des Lumières chrétiennes, mais aussi le caractère singulier du *Haskalah*.

Galina Kosmolinskaya

(Institut d'histoire universelle / Centre de recherches sur la culture du livre,
Académie des sciences de Russie)

**Parisien ou Moscovite ? De l'histoire des relations culturelles franco-russes
(présentation des résultats d'un projet achevé)**

La présente communication expose les résultats d'une recherche sur les sources de l'album manuscrit « Vues du vieux Paris », provenant de la bibliothèque de Fedor Vassilievitch Karjavine (1745-1812), qui s'inscrit dans les recherches sur la perception des phénomènes culturels européens en Russie à l'époque des Lumières. L'album est l'objet d'une publication en russe sous le titre : « Le Paris des Lumières, monuments, histoires, vie quotidienne (album d'un parisien russe, Théodore Karjavine) ». Le texte de l'album est accompagné d'un article introductif et assorti de commentaires et d'illustrations.

Cet album contient 23 gravures anonymes des XVII^e-XVIII^e siècles présentant des vues de Paris (dont une « vue perspective de Paris » de 1607 par Léonard Gauthier), que Karjavine a commentées sur la base de ses lectures, de ses observations et de ses souvenirs. L'histoire et la mythologie de Paris sont augmentées d'éléments autobiographiques. L'album a été élaboré en Russie en deux phases : au début des années 1770 et dans les années 1790. Il était tout d'abord destiné à servir de manuel aux étudiants d'architecture de l'école de la « Maison des maquettes » au Kremlin, où Karjavine était l'assistant de l'architecte Vassili Bajénov. Puis, dans les années 1790, suivant de près les événements en France, Karjavine revient à son album, qu'il complète avec de nouvelles « vues » et de nouveaux commentaires.

Karjavine a grandi à Paris et a étudié à la Sorbonne. Il comptait des scientifiques français parmi ses amis et protecteurs. Il s'est marié et a tenté d'obtenir le poste de conservateur des manuscrits à la bibliothèque Royale, aspirant à devenir un « vrai parisien » et un passeur culturel entre la Russie et la France. Ses espoirs furent déçus. Dans le même temps, Karjavine, qui était un admirateur de Voltaire et un lecteur assidu de l'*Encyclopédie*, rêvait d'être utile à sa Patrie, mais là encore, ses connaissances et son expérience furent ignorées.

L'intérêt de l'album de Karjavine réside, selon nous, dans le fait que son auteur est à la fois un Parisien et un étranger à Paris. Au centre de cette recherche, on pourrait penser qu'il s'agit d'un cas fréquent pour l'histoire des liens interculturels au XVIII^e siècle. Mais on ne peut dissocier son étude de l'anthropologie de la lecture, au regard de la bibliophilie clairement exprimée par Karjavine, et cela conduit à une série de nouvelles questions touchant à l'histoire des mentalités.

Eszter Kovács (Université de Szeged)

Entre métaphore et concept. L'éclaircissement des Lumières

Dans la plupart des langues européennes, les Lumières (*Aufklärung*, *Enlightenment*, *Просвещение*, *Ilustración*, *Iluminismo*, *Felvilágosodás*, etc.) est un concept métaphorique largement utilisé par les historiens, les philosophes, les historiens de la littérature, les penseurs actuels, les journalistes et même dans l'éducation. Basé sur la métaphore de la lumière placée dans une opposition binaire entre lumière et obscurité, ce concept fait également partie d'un processus narratif qui peut être historique, philosophique ou littéraire. Avant de définir les Lumières en termes de mouvement, de période ou d'ère, de phénomène ou de sujet essentiel de l'histoire intellectuelle, nous pouvons observer les changements sémantiques qui ont conduit, au cours du temps, la métaphore à devenir un concept. La lumière est utilisée depuis longtemps comme métaphore du savoir, de la compréhension ou de la capacité de comprendre, et donc, également de la raison humaine. Cette métaphore est présente dans des cultures très différentes. *Lumière* et *Lumières*, qui sont déjà polysémiques dans leurs significations figuratives, deviennent, en tant que néosèmes, des concepts historiques et philosophiques. Bien que la France n'ait pas vraiment été parmi les premiers pays à adopter des réformes et des modes de penser radicaux sur les plans politique et social, certains textes des XVII^e et XVIII^e siècles peuvent révéler des aspects importants de la conceptualisation de la lumière comme métaphore. Dans ma communication, je m'attache à suivre les changements sémantiques et conceptuels survenus entre le milieu du XVII^e siècle et l'époque des publications de Diderot et D'Alembert dans les années 1750, en donnant un commentaire critique sur l'usage de la métaphore, et en présentant des contre-exemples.

Guillaume Nicoud

(Archivio del Moderno, Académie d'architecture de l'Université de la Suisse italienne, Mendrisio)

Les probables origines « encyclopédiques » de l'Ermitage

Catherine II crée et meuble son Ermitage en même temps qu'elle finance l'Encyclopédie, qui est achevée d'être publiée en 1772. Écrivaine et grande lectrice, elle a dû se pencher sur les articles « Cabinet », « Galerie » et « Musée » de l'ouvrage. Elle s'est aussi certainement intéressée à l'entrée « Louvre », rédigée par Louis de Jaucourt (1704-1779) en 1765. L'article critique la couronne française pour n'avoir pas encore décidé d'installer dans l'ancien palais un muséum

réunissant les meilleurs tableaux des collections royales françaises. Ce projet, digne de « la gloire de [la] Nation » est émis publiquement (et polémiquement) par des écrivains comme Voltaire dès les années 1740. Catherine peut ainsi lire dans l'Encyclopédie que « dans la partie située au midi, on pourrait placer tous les tableaux du roi, qui sont présentement entassés et confondus ensemble dans des garde-meubles [de Versailles] où personne n'en jouit ». De tels écrits ne sont peut-être pas étrangers à sa volonté de former une galerie dans l'Ermitage. Notre communication tentera de développer cette hypothèse.

Maria Petrova

(Institut d'histoire universelle de l'Académie des sciences de Russie, Moscou)

**La collection d'œuvres d'art comme pratique du milieu diplomatique à
l'époque des Lumières :
L'exemple des représentants russes dans les États allemands**

L'époque des Lumières, que l'on associe essentiellement, en Russie, avec l'époque du règne de Catherine II, a introduit des changements substantiels dans les missions des diplomates. Leur mission ne se limitait plus à la représentation de leur État monarchique sur la scène internationale, ni à la conduite de négociations ou à la collecte d'informations sur leur pays de résidence. Ils ne devaient pas seulement transmettre, dans la mesure de leurs capacités, l'expérience des pays occidentaux en matière de politique, d'éducation et de culture. Ils s'employaient également à rechercher et à acheter des œuvres d'art pour les collections impériales et pour leurs propres collections. La collecte d'œuvres d'art comme un signe des temps et une occupation à la mode favorisait, certes, l'échange des cultures entre la Russie et les pays européens, mais cela formait aussi auprès de l'opinion publique européenne, l'image de Catherine II comme d'une souveraine protectrice des sciences et des arts.

La plupart des collections de l'Ermitage (y compris les plus connues, comme celles de Gozkowski, Brühl, Tronchin, Crozat, Braamkamp, Cobenzl et bien d'autres) ont été acquises dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle avec la participation des diplomates russes et avec l'aide d'agents locaux recrutés parmi les personnages éminents de l'époque des Lumières. Les ambassadeurs russes, les envoyés, les résidents contribuaient également à alimenter les collections d'art de leurs parents et protecteurs, ce qui jouait un rôle non négligeable dans leur ascension professionnelle. Ils constituaient également des collections personnelles en s'inspirant jusqu'à un certain point de l'exemple du monarque.

Mon exposé tente de synthétiser l'état des connaissances sur les collections dans le milieu diplomatique, d'en retirer des algorithmes de recherche et

d'acquisition d'œuvres d'art sur l'exemple des diplomates en poste dans les États allemands. Nous tenterons de comprendre comment eux-mêmes jugeaient leur activité et s'ils estimaient être les intermédiaires culturels qu'ils étaient en réalité.

Nadejda Plavinskaya

(Institut d'histoire universelle de l'Académie des sciences de Russie, Moscou)

**Le Projet éditorial international des *Œuvres complètes de Montesquieu* :
l'expérience d'une historienne**

Le projet monumental de l'édition des œuvres complètes de Montesquieu, après l'édition en trois volumes d'A. Masson publiée en 1950-55, a été conçu en 1987 par un groupe de chercheurs réunis par Jean Erhard et Georges Benrekassa à la Société Montesquieu. Depuis 1998, sur les 22 tomes prévus, 14 ont été publiés. Les onze premiers ont vu le jour grâce aux efforts de la Voltaire Foundation et de l'Instituto italiano per gli Studi Filosofici à Naples. Depuis 2010, ce projet est mené à bien par les éditions de l'ENS Lyon et des Classiques Garnier à Paris.

Le groupe de travail, composé de philologues, de philosophes et d'historiens de France, d'Italie, de Grande Bretagne, des États-Unis, d'Allemagne et de Suisse, s'est fixé l'objectif ambitieux de présenter au lecteur d'aujourd'hui un « Montesquieu du XXI^e siècle » le plus complet et le plus exact possible. Complet car, en plus de rassembler ses œuvres majeures ou mineurs sur la philosophie des lois et les œuvres littéraires connues, cette édition inclut des textes qu'on ne qualifie pas toujours « d'œuvres », comme les notes de lecture, les résumés sur le droit romain, les carnets de notes, les différentes versions d'un texte. Exact, car les textes sont publiés en respectant les normes philologiques actuelles et le large appareil critique, débarrassé d'opinions rapidement obsolètes, est destiné à permettre au lecteur d'aujourd'hui de lire Montesquieu comme le lisaient ses contemporains. En 2008, Catherine Volpilhac-Auger, directrice de la publication, m'a proposé de contribuer à ce travail comme auteur des commentaires pour les tomes consacrés à la correspondance et aux « Pensées », une série de notes prises par Montesquieu pendant trois décennies et qui représentent une sorte de « laboratoire intellectuel ». J'ai d'abord été surprise de cette proposition car j'ai une maigre expérience de publication de commentaires de sources originales et je ne me considérais pas comme une « spécialiste de Montesquieu » à proprement parler. Je connaissais peu de choses sur l'homme et je me trouvais loin des sources d'archives et de bibliothèques susceptibles d'être utilisées pour ce travail. Néanmoins, l'idée de rejoindre un groupe de recherche international de cette ampleur était très tentante et j'ai accepté de relever le défi. Pendant ces quelques années, j'ai accumulé une expérience que je souhaite partager avec vous. Mon

propos concerne les spécificités de l'apport d'un historien à l'édition contemporaine de documents du XVIII^e siècle. Notamment, l'algorithme du commentaire scientifique que j'ai élaboré pour les sources fragmentaires et spontanées que sont les lettres et les carnets de notes, les problèmes rencontrés, ainsi que la précieuse expérience de coopération internationale et interdisciplinaire ainsi acquise.

Sergueï Polskoï (Université nationale de recherche « École des hautes études en sciences économiques », Moscou)

Vladislav Rjéoutski (Institut historique allemand, Moscou)

Le Transfert des idées socio-politiques et les pratiques de la traduction en Russie au XVIII^e siècle

Les textes traduits en Russie au XVIII^e siècle ont joué un rôle éminent dans la diffusion d'idées et de concepts, de mots et de sens nouveaux, qui ont transformé la culture russe. Et bien que l'histoire des traductions publiées de cette époque soit bien étudiée, l'énorme filon des manuscrits conservés dans les archives et les bibliothèques russes reste peu étudié. Le volume des traductions manuscrites de textes du domaine socio-politique est très significatif. L'étude et la description de cette masse de documents et leur mise à disposition des chercheurs fait partie des défis actuels de la recherche en histoire. Cet ensemble de traductions peut constituer la base pour des recherches comparatives sur l'existence de textes manuscrits et imprimés en Russie au XVIII^e siècle, et peut contribuer à former un tableau complet du développement de la langue des « sciences citoyennes » à l'époque des Lumières.

Notre exposé présente le projet de recherche de l'Institut historique allemand consacré aux traductions du domaine socio-politique et à leur importance dans la formation de l'appareil conceptuel des sciences sociales en Russie. Le champ de recherche de ce projet est celui de l'histoire intellectuelle et socio-culturelle, plus concrètement, il s'intéresse à l'histoire des concepts. Le travail consistera à comprendre les particularités de la sélection des œuvres européennes choisies pour être traduites, et au rôle des commanditaires et des traducteurs. Il s'agira aussi d'étudier « l'histoire sociale » de la traduction en Russie au XVIII^e siècle : quelles étaient les traductions les plus demandées et quelle était leur diffusion sous forme manuscrite ; lesquelles ont eu la plus grande influence sur le lectorat russe ; comment se sont développés le discours des « sciences » socio-politiques et les concepts politiques clés tout au long du XVIII^e siècle ; quel est le lien entre les traductions et les écrits politiques originaux en russe ; quel rôle les traductions ont

joué dans les changements lexicaux du domaine socio-politique dans les années 1700-1790.

Lioudmila Possokhova

(Université nationale V.N. Karazine de Kharkov)

« Le Jardin des sciences ukrainiennes » et ses fondateurs : reconstruction de réseaux intellectuels (deuxième moitié du XVIII^e – début du XIX^e)

Le « jardin des sciences ukrainiennes » : c'est ainsi que sont surnommés au XVIII^e siècle l'académie Mohyla de Kiev et les *collegia* de Tchernigov, Kharkov et Périaslav, intégrant dans cette métaphore, un certain nombre de spécificités propres aux Lumières. Ces établissements d'enseignement étaient situés sur le territoire ukrainien intégré à l'Empire russe au XVIII^e siècle, ils avaient adapté de nombreuses traditions éducatives et culturelles d'Europe de l'Ouest et centrale. C'est dans ces structures qu'est apparue pour la première fois, dans ces territoires, une communauté intellectuelle. Nous présenterons ici les résultats de nos recherches sur cette communauté en détaillant leurs particularités structurelles, ainsi que différentes formes de liens intellectuels devenus typiques à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e. Pour nos recherches, nous avons employé la méthodologie d'analyse des réseaux proposée par Randall Collins.

La communauté qui s'est formée représente un type nouveau de relations intellectuelles dans l'Europe de l'Est. Elle réunit des professeurs et des étudiants diplômés des « écoles latines », des représentants du clergé, des acteurs publics locaux et des intellectuels éloignés. La reconstitution des contacts épistolaires, essentiellement, a permis de distinguer des relations verticales et horizontales et de représenter la structure de cette communauté. Ainsi, un fil épistolaire liait le philosophe allemand Friedrich Christian Baumeister, le métropolite de Kiev Samouïl Mislavski et le recteur du *collegium* de Kharkov, Lavrentii Kordet.

L'étude de ces contacts permet de déterminer les particularités d'interprétation du sens et des objectifs des Lumières par cette communauté. L'une des conséquences de la correspondance est le changement radical de contenu des programmes dans les *collegia* qui s'est produit dans les années 1760 (étude de la philosophie rationnelle, utilisation d'un choix particulier d'œuvres composées par des auteurs des Lumières comme manuels d'étude, etc.). L'identification de la trajectoire d'une pensée en particulier est primordiale pour comprendre pourquoi un professeur choisit « soudain » d'inclure une innovation spécifique dans son cours (par exemple, Yakov Tolmatchev, professeur au *collegium* de Kharkov, traduit et étudie avec ses élèves l'un des travaux de Moses Mendelssohn).

La reconstitution des réseaux qui unissent de nombreux intellectuels « de base » de l'Ukraine des Hetmans et des Slobodes dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle est importante pour définir l'aire de diffusion de certaines idées des Lumières, mais aussi pour étudier la sélection qui en est faite et évaluer leur « longévité » dans cette région de l'Europe de l'Est.

Irina Roldouguina

(Université nationale de recherche « École des hautes études en sciences économiques », Moscou)

« La fin de la fornication » : Lumières, libertinage et sexualité à Pétersbourg au milieu du XVIII^e siècle

La sexualité, qu'elle soit « éclairée » ou « populaire » reste l'un des thèmes les moins étudiés dans l'historiographie russe. À cela s'ajoutent l'absence de tradition historiographique et, bien entendu, le manque de sources non déclaratives. En revanche, dans l'historiographie ouest-européenne, la question de l'écart par rapport aux valeurs des Lumières dans le cadre de la sexualité urbaine est très développée. C'est en suivant la méthodologie de ces historiens de la sexualité que j'étudie le Saint-Pétersbourg du milieu du XVIII^e siècle comme l'arène d'un fait social particulier (la régularité, l'accessibilité d'un espace personnel, intime pour les « basses » strates dans le contexte urbain, un contrôle religieux plus lâche qu'ailleurs, ainsi que la présence importante d'étrangers et la large diffusion ou l'emprunt, par les citadins, de pratiques de loisir étrangères), soumis à l'influence des idées et des pratiques des Lumières. En m'appuyant sur l'analyse de pratiques transgressives ambivalentes, en incluant la commission de Kalinkine (1750-1759) et les nombreux faits rapportés sur les procès-verbaux de l'enquête, je montrerai comment s'est formé, en Russie, un discours pré-moderniste de la sexualité, et j'accorderai également une attention particulière à certains faits spécifiques et au quotidien de la sous-culture sexuelle citadine.

Franck Salain (Université Paul Valéry Montpellier III)

Temps fort et processus : deux approches des Lumières

La délimitation chronologique des Lumières pose divers problèmes qui affectent le monde de la recherche comme le grand public. Pour les uns, le phénomène en question, envisagé dans un cadre national ou international, correspond aux décennies précédant la Révolution française ; pour d'autres, les Lumières sont synonymes du XVIII^e siècle ; pour un dernier groupe, il faut encore élargir la

période et distinguer entre Lumières précoces (*early Enlightenment, Frühaufklärung*), mitan des Lumières, et Lumières tardives (*late Enlightenment, Spätaufklärung*) soit près d'un siècle et demi. Cette cacophonie pourrait inciter les chercheurs à renoncer à un concept jugé trop vague. *A contrario*, on peut penser qu'il correspond à un phénomène international essentiel que l'on peut envisager comme un processus inscrit dans le temps long, ou comme une accélération, un temps fort à l'intérieur de ce même processus. Ces divergences s'expliquent-elles par des options méthodologiques distinctes ? Faut-il plutôt y voir les effets de perspectives marquées par des enjeux nationaux, comme la reconnaissance de Lumières écossaises, néerlandaises, grecques ou suisses ? On s'interrogera sur ces délimitations, leurs présupposés et leurs conséquences pour la détermination d'une identité des Lumières.

Jean-Pierre Schandeler (CNRS, Montpellier)

Condorcet : l'universalisme des Lumières en question (1969-2008)

L'état du monde depuis la fin des années 1980 est un motif aussi puissant que le renouvellement des pratiques historiographiques pour réinterroger les Lumières. Leur universalisme dans les sociétés en voie de globalisation (droits humains inaliénables, démocratie, liberté, égalité, tolérance religieuse, progrès...) se heurte à des luttes nationalistes, à des replis identitaires, à des conflits politico-religieux et à la défense d'intérêts strictement privés, parfois couverts par la raison d'État.

L'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain de Condorcet fut longtemps considérée comme le « testament » des Lumières. Les nombreuses traductions dont cette œuvre est l'objet au XX^e siècle et au début du XXI^e siècle, la plupart d'entre elles publiées au moment de crises nationales ou internationales aiguës, permettent d'évaluer le sens du recours aux Lumières et aux valeurs universelles que leur prêtent, ou que discutent, les traducteurs. La communication proposera d'interroger les préfaces ou postfaces de quelques traductions publiées en Espagne après la chute de la dictature franquiste, durant les « années de plomb » en Italie et en Allemagne, en Croatie à la fin de la guerre, aux Pays-Bas confrontés au discours xénophobe.

Claus Scharf (Institut Leibniz d'histoire européenne, Mainz)

Quelles sont les suites des Lumières ? Schlözer et ses principaux étudiants en Allemagne, dans le royaume de Hongrie et dans l'empire de Russie

Parmi les nombreuses questions que pose la recherche sur les Lumières en Europe, certaines, très importantes, restent pratiquement sans réponses dans l'historiographie ou avec une réponse encore rudimentaire : de quelle façon se sont terminées les Lumières, prises comme un ensemble d'idées et comme un mouvement culturel, social et politique, et qu'est-ce qui a pris la suite ? Il est généralement admis que la suite a été prise par une forme précoce de libéralisme.

Dans ma communication, je m'attache à présenter une méthode empirique afin d'étudier ces suites plus en détail. En 1769, après un séjour à l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg en Russie, August Ludwig Schlözer est nommé professeur ordinaire à l'université de Göttingen. Il est très vite reconnu comme le meilleur historien en Allemagne et aussi comme le chroniqueur et éditeur de journaux critiques « éclairés » le plus influent de l'ancien Reich. Il m'a semblé intéressant de suivre le parcours des étudiants de Schlözer durant son activité à Göttingen entre 1769 et 1809 afin d'étudier les métiers qu'ils ont ensuite exercés, leurs réseaux de socialisation, leurs contacts avec Schlözer après leur départ de Göttingen, leurs activités sur les plans scientifique, culturel et confessionnel, leurs publications, leurs idées. La plupart des étudiants de Schlözer venaient de pays germanophones, mais la plus grande partie de ses étudiants étrangers étaient des protestants de la monarchie habsbourgeoise de Hongrie et des citoyens de l'Empire russe. Il est donc possible de comparer ces groupes « nationaux ». La plupart de ces étudiants ont vécu longtemps après la mort de Schlözer, certains jusqu'à la période du *Premarch* et d'autres ont vécu la révolution de 1848. Je qualifierais ma méthode de prosopographique et j'ai déjà collecté environ quatre-vingt biographies afin de comprendre ce qu'il était advenu des idées des Lumières contenues dans les enseignements qu'avaient reçus ces étudiants à l'université de Göttingen.

Elena Smilianskaya, Viktor Borissov, Ekaterina Tchitherina (Université nationale de recherche « École des hautes études en sciences économiques », Moscou)

**La Russie de Catherine II dans la presse d'Europe occidentale :
Projet de traduction d'articles de journaux**

L'étude des périodiques d'information, qui formaient l'espace informationnel européen de l'époque des Lumières, se développe rapidement et réunit aujourd'hui avant tout des chercheurs en histoire de la lecture et en histoire du livre et du journalisme. Ces deux dernières décennies ont vu la consécration des efforts de numérisation des revues et journaux les plus importants (par exemple, <http://www.gazettes18e.fr>; <http://www.bodley.ox.ac.uk/ilej>) conservés dans différents entrepôts numériques et mis à disposition d'un public large. Cela permet d'utiliser un grand volume de périodiques européens publiés dans différentes langues pour l'étude de l'histoire politique, mais aussi de la formation de « l'opinion publique » et de l'influence des lecteurs sur l'action des politiciens et des gouvernants.

La création de la base de données « La Russie dans la presse occidentale du XVIII^e siècle » peut grandement favoriser l'étude du « monde historique » des Lumières, et surtout des mécanismes de construction de l'image de la Russie en Europe. Elle permet aussi d'étudier ce que Claude Labrosse appelle « l'instrument périodique » employé en Russie et en occident dans différentes situations politiques.

Notre communication présente le projet à grande échelle de mise à disposition des chercheurs de documents multilingues issus de la presse d'information ouest-européenne (à l'heure actuelle, le projet réunit 30 étudiants et élèves de master du centre de recherches de l'École des hautes études en économie et ses résultats seront publiés sur le site de l'université). Dans cette première phase du projet, il semble important, selon nous, de présenter les voies possibles d'étude des sources d'information, de la régularité chronologique d'apparition des informations dans les publications de différents pays et du caractère rédactionnel ou officieux du choix des informations livrées. Nous aborderons également la méthode de découverte, de traduction, de commentaire et de publication des articles sur la Russie dans les périodiques d'information d'Europe occidentale dans les années 1760-1790.

Yoichi Sumi (Université de Keio, Tokyo)
À la recherche des sources du grand dictionnaire :
Une étude génétique de l'*Encyclopédie*

Voici, en quelques mots, l'esquisse d'un grand projet collectif que je dirige depuis plus de dix ans au Japon. C'est une étude génétique de l'*Encyclopédie*. Il arrive assez souvent que chaque collaborateur de l'*Encyclopédie* indique, dans le texte même qu'il rédige, ses sources bibliographiques. Ces indices se présentent sous plusieurs formes : titres le plus souvent tronqués ou abrégés, noms d'auteurs parfois incorrects, ou citations plutôt proches de paraphrases, etc. Notre équipe se donne pour tâche de décrire ce que nous appelons les « métadonnées bibliographiques » détectées dans les articles de l'*Encyclopédie*, suivant un certain nombre de critères précis. L'un des aspects essentiels de ce type d'étude génétique est l'aide qu'elle peut apporter au chercheur en lui permettant d'entrevoir la partie cachée de l'iceberg immense qu'est le grand dictionnaire français. Nous savons déjà que pour la facture du premier tome de leur dictionnaire, Diderot, D'Alembert, Mallet ou D'Aubenton utilisèrent volontiers les dictionnaires de Trévoux, Moréri, Vosgien, Savary ou James, etc. Afin de faciliter cette approche des sources encyclopédiques, nous unissons nos efforts pour établir une base de données en vue d'un nouvel inventaire d'articles et de documents relatifs à la genèse de l'*Encyclopédie*. C'est ainsi que nous nous proposons de renouveler la connaissance des textes encyclopédiques à la lumière de leurs sources, en déplaçant l'interrogation critique de l'écrit vers l'écriture, de la structure vers les processus, de l'œuvre vers sa genèse, de la facture vers la manufacture même.

Edoardo Tortarolo (Université du Piémont oriental, Vercelli)
Les Lumières et la censure : la difficile recherche d'un équilibre

La liberté d'expression et la liberté de la presse sans réserve et sans condition ont été un élément essentiel de la réponse donnée par les historiens des XIX^e et XX^e siècles à la question cruciale de Kant. Leo Strauss a placé le rejet de toute forme de censure au cœur de sa vision des Lumières dans son éminent livre *La persécution et l'art d'écrire* (1941 et 1952).

La présente communication traite de cet aspect de la définition des Lumières. L'argument y est avancé qu'une analyse approfondie du contrôle de la presse au XVIII^e siècle montre que les principaux protagonistes des Lumières en Europe étaient fortement opposés à la censure exercée par la plupart des pays européens, mais ils croyaient aussi que la communication au public devait être rigoureuse, afin d'empêcher la superstition et le fanatisme de l'emporter sur le

progrès civil. Les théories de liberté totale ont été formulées par Hume et Condorcet et sont moins représentatives qu'on ne le croit de l'attitude générale.

Nous présentons donc ici les résultats d'une recherche sur les définitions et les théories de la liberté de la presse au XVIII^e siècle et sur la pratique des censeurs royaux en France et en Prusse. Nous accordons une attention particulière aux censeurs qui s'estimaient « éclairés » car ils se battaient pour assurer des conditions justes permettant, dans les livres et les journaux, d'aborder des sujets relevant du bien-être commun. La dernière partie montrera en quoi cette acception spécifique de la liberté de la presse redéfinit la notion de « Lumières » et présentera le contexte intellectuel et institutionnel auquel se référaient les auteurs et les penseurs du XVIII^e siècle.

Antonio Trampus (Université de Venise Ca' Foscari)

Le langage politique des Lumières et son héritage dans le libéralisme : Nouvelles approches

Au cours de la dernière décennie, les études sur les stratégies de diffusion et d'adaptation de certains textes des Lumières tardives (surtout des textes produits au bords de la Méditerranée) ont permis de comprendre quels éléments de l'Europe des Lumières traversèrent les années révolutionnaires et l'empire napoléonien pour se fondre dans la nouvelle Europe du XIX^e siècle. L'histoire d'un texte et de sa diffusion, les dynamiques de sa persistance et de sa réinterprétation après la mort de l'auteur, sa mise en perspective avec les profondes mutations du cadre social et culturel après la fin de l'Ancien Régime sont devenues des éléments indispensables pour comprendre le vrai sens du « long dix-huitième siècle ».

L'histoire de *La Science de la législation* par Gaetano Filangieri, de ses éditions, traductions et commentaires nous permet de comprendre que la modernité du contenu est indissociable de la nouveauté du langage, au point que le texte est capable de renouveler, grâce à la stratégie des traductions, le langage politique d'autres pays et d'autres cultures (par exemple les États germaniques, la Russie, la Suède). À travers une sorte de progression géométrique, à partir de Naples où Filangieri avait grandi, *La Science de la législation* contribue ainsi, dans les années précédant la Révolution, à la propagation et à la divulgation de valeurs et de concepts dont la potentialité subversive vis-à-vis de l'Ancien Régime est parfaitement comprise par les différents traducteurs et éditeurs et aussi par les commentateurs, comme Benjamin Constant. Cette communication repose donc sur la confrontation des différents types de perspectives et des outils méthodologiques : l'histoire des idées et l'histoire de la culture face à l'histoire de la langue et des stratégies de traduction et d'appropriation des textes des Lumières.

Elise Kimerling Wirtschafter
(Université polytechnique de l'État de Californie à Pomona)
La diplomatie russe comme projet des Lumières :
La Sainte Alliance et le congrès de Vienne, 1815-1822

En 1815, année de l'ultime défaite de Napoléon, l'Empire russe n'avait pas besoin d'une restauration, mais d'une récupération. Le « système » pétrovien continué par Catherine II avait enduré plus de vingt années d'une guerre féroce, d'alliances fragiles et d'une diplomatie éreintante. L'entente entre l'Église et la monarchie, qui caractérise les Lumières russes, avait permis de modérer la dissidence intellectuelle, d'atténuer les conflits sociaux et de hausser la Russie au rang de grande puissance eurasiatique. Les Lumières russes ont également résisté aux changements révolutionnaires si souvent diffusés par les armées de Napoléon. Le projet des Lumières russes, fait de la construction d'un État et d'un empire, de réformes législatives et administratives pour mobiliser les ressources et européeniser le pouvoir et la culture, de l'adaptation du religieux aux nouvelles attentes éducatives et sociales, était bien positionné pour jouer son rôle dans une société européenne pacifiée. L'influence d'Alexandre Ier et de ses agents diplomatiques au Congrès de Vienne a été bien étudiée, ainsi que les stratégies diplomatiques des années qui ont suivi. On connaît moins les concepts de la Grande Alliance, de sa relation avec la Sainte Alliance, ni les efforts de la Russie pour agir de concert avec ses alliés. À un moment où l'Empire russe semblait parfaitement intégré dans la politique européenne, sur le terrain, des événements comme les révolutions en Espagne, à Naples et dans le Piémont, le début du mouvement d'indépendance grec, se sont mis à menacer l'équilibre installé en 1814-1818. La présente communication étudie la réponse apportée par la diplomatie tsariste aux crises internationales intervenues en Europe après Napoléon. À partir des échanges diplomatiques, ma présentation explore les idées des principes éternels des droits et des devoirs des nations, les fondations légales (traités) de la société européenne, les problèmes de réforme politique et la relation entre la divine providence et l'histoire de l'homme. L'analyse de ce qu'impliquait un fonctionnement en concertation montre de quelle façon les idées des Lumières se sont assimilées aux traditions politiques et religieuses russes. La présente communication s'appuie donc sur mes publications précédentes, qui étudient, non pas la transmission ou la traduction des idées européennes, mais la pratique russe des idées des Lumières.

Stanisław Witecki (Université Jagellonne, Cracovie)

**Diffusion sociale des Lumières dans des sociétés majoritairement illettrées.
Proposition méthodologique**

Les Lumières sont un objet de recherche pour l'histoire sociale des idées depuis le milieu des années 1960. Il semble évident aujourd'hui que ce phénomène était limité à une élite restreinte. Cependant, ces conclusions se basent sur des sources provenant exclusivement d'Europe occidentale.

Cette perspective biaisée trouve sa justification partielle dans des présupposés théoriques : les historiens ont utilisé la méthodologie de l'histoire du livre en partant du principe qu'on pouvait apprendre comment les idées étaient reçues en se basant uniquement sur la manière dont ils étaient lus. Par conséquent, les chercheurs n'étudiaient que les cercles ruraux dont la pratique de la lecture à haute voix était courante. De surcroît, avant que n'apparaisse le concept de Lumières chrétiennes, les historiens ne s'intéressaient qu'aux documents à caractère séculier. Cependant, dans la plus grande partie de l'Europe, le taux d'illettrisme était bien plus important qu'en France, aux Pays-Bas ou en Angleterre, et les Lumières étaient non radicales dans leur forme et chrétiennes dans leur contenu. Elles n'en existaient pas moins et on peut en étudier la diffusion. Nombre de paysans et de citoyens ne savaient pas lire, mais ils écoutaient. On ne peut pas en tirer de conclusions sur leurs opinions, mais on peut découvrir quelles idées étaient arrivées jusqu'à eux. Pour cela, il faut concentrer ses efforts sur les groupes sociaux situés entre les couches populaires et l'élite, en les étudiant du point de vue des couches sociales, de l'activité culturelle et de leur position dans les canaux de communication.

Dans la plupart des pays, c'est le clergé paroissial qui se trouve dans cette position. Les objections théoriques à l'étude seule des personnes qui imposaient leur culture aux autres sont justifiées. Il est, par conséquent, fortement recommandé d'étudier le clergé non seulement comme intermédiaire ou représentant d'une institution, mais aussi comme une couche sociale en soi. Dans ma communication, je présenterai les bases méthodologiques éprouvées pendant mes recherches et qui incluent le choix des sources, les techniques de collecte, de sélection et de traitement des données, et les méthodes d'interprétation. Cette méthode se propose d'associer l'histoire sociale quantitative traditionnelle et la nouvelle histoire culturelle.

Richard Wortman (Université de Columbia, New York)
Les Lumières dans la représentation et le pouvoir russes

Dans son *Kours rousskoï istorii* publié en 1918, l'historien libéral Alexandre Kornilov décrit le système gouvernemental de Nicolas I^{er} comme « l'une des tentatives les plus cohérentes de mettre en œuvre l'idée de l'absolutisme éclairé » (2 :112-13). Le règne de Nicolas I^{er} est généralement considéré comme étant l'antithèse de l'absolutisme éclairé, les idées rationalistes du souverain étant contraires à celui-là. On associe généralement le concept d'absolutisme éclairé aux régimes politiques du XVIII^e siècle, tels que ceux de Catherine la Grande, de Frédéric II, de Joseph II, qui aspiraient à appliquer les principes de la raison et de la légalité à l'exercice du pouvoir. Ce concept a été considéré jusqu'ici comme un précurseur imparfait de ce qui allait devenir une politique éclairée imprégnée des idées de liberté et surtout de souveraineté populaire. Mais c'était plus que cela en Russie. Le concept s'est transformé en une idéologie et en un mythe d'État, les souverains s'appuyant sur les penseurs rationalistes d'Europe occidentale pour bâtir et consolider le pouvoir d'un État absolu. Cela a été l'idéologie en cours durant les règnes de Nicolas I^{er} et Alexandre II.

Cette idéologie n'approuvait pas la participation du peuple, associant plutôt la notion de pouvoir de l'État et celle du bien-être des citoyens. Ma communication aborde trois thèmes :

1. L'intégration des théories rationalistes occidentales de Grotius, Hobbes, Leibniz et plus tard, Montesquieu dans les fondations mythologiques de l'ordre Pétrovien, le mythe de la conquête et celui de la transcendance séculière.

2. Le développement du symbolisme d'État par le biais du cérémonial et de la rhétorique du consentement, pour donner force et expression à la théorie du contrat sur laquelle repose l'autorité du monarque.

3. Le mécanisme consistant à réformer pour donner de la substance à l'idéal du souverain bienveillant, en transformant l'État tout en essayant de maintenir l'ordre des couches sociales.

Nadejda Andreevna Zoubanova

(Musée d'État de la céramique et « Domaine du XVIII^e siècle de Kouskovo »)
« Instruire en amusant » : les idées des Lumières dans la sémantique de la propriété d'un noble russe (Kouskovo)

La présente communication est consacrée aux questions de « l'aménagement » du domaine de Kouskovo du temps du comte Petr Chérémétiev dans les années 1750-1780. Nous aborderons la question du monde des images dans l'environnement d'une propriété, et des concepts et personnages historiques, mythologiques ou allégoriques qui en sont partie intégrante, dans le cadre du développement des idées des Lumières dans l'art de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. La propriété noble russe du XVIII^e siècle était une maquette singulière du monde et la composante artistico-philosophique de Kouskovo en est un exemple remarquable.